

1

C'EST QUOI, LES BOLCHEVIKS ?

Chaque brin d'herbe a une mère. Chaque feuille frissonne dans l'étreinte des bras aériens de la brise. Mais pas un brin d'herbe, pas une feuille ne restent blottis dans le giron de neige de la terre-mère aussi longtemps que l'ombreuse et profonde verdure des forêts de bouleaux autour de Moscou. Lorsque les herbes percent la lourde carapace de neige et accèdent à la lumière du jour, elles frémissent comme de tendres corps d'enfants sous la caresse. Les larmes de rosée, répandues par la nuit au moment où elle les quitte pour la journée, les baignent et les purifient. Et quand le vent souffle, elles tremblent, frêles, dans l'air irisé d'un halo de gouttelettes imperceptibles.

Aucune herbe au monde n'est d'un vert aussi frais et profond, gorgé de sève. Vu de loin, cet épais tapis déployé, qui se perd dans les lointains au milieu des blancs troncs tachetés, exerce une fascination mystique et fait naître un désir irrésistible de se noyer dans ses abysses insondables. Des forces inconnues, surgies de mondes mystérieux, inondent le cœur, l'entraînent sur des voies jadis esquissées, depuis longtemps oubliées,

le poussent à se plonger, à se perdre dans les flots infinis, à l'attrait vertigineux.

Le vert sombre et liquide, parmi la blancheur des jeunes bouleaux, perdure tout l'été, jusqu'aux premiers gels et aux premiers tourbillons de neige. Alors les brins d'herbe se figent dans l'aube glaciale et l'on ne voit plus pointer, sous la couverture de givre, qu'une goutte d'émeraude, en pieux souvenir. Et il semble que des corps d'enfants abandonnés frissonnent dans la bise en attendant qu'une douce couverture de neige vienne les envelopper. Ils dormiront alors dans le doux giron de la terre tout un long hiver...

Cet automne, bien que le mois d'octobre tirât à sa fin, les épais tapis déroulaient encore leur ondolement vert, sans la moindre trace de neige, contrairement aux autres années. Vassil Andreïevitch, seigneur de Sofianka, localité située sur la ligne de chemin de fer de Nijny, laissait errer par la fenêtre du wagon son regard qui se posait avec plaisir sur la translucide pellicule de givre recouvrant les champs dans l'aube grise.

Vassil Andreïevitch, vêtu de sa courte veste moscovite qui bâillait sur son corps trapu, se tenait à la fenêtre du compartiment, son visage rougeaud et son nez charnu appuyés contre la vitre embuée, et regardait se dérouler le paysage. Le froid soleil levant caressait les champs et les arbres humides de rosée comme la vache lèche de sa langue râpeuse son veau nouveau-né.

Le monde qui s'éveillait donnait en effet l'impression d'un veau nouveau-né qui vacille encore sur ses pattes filiformes. Il s'étirait et refusait de quitter les bras tièdes de la nuit auxquels le ciel rougeoyant s'efforçait de l'arracher.

Le cœur de Vassil Andreïevitch s'emplissait de joie tandis qu'il regardait le chaume doré des champs moissonnés, les prairies vertes, les ruisseaux et les rivières où s'ébattaient en cet automne tardif canards et oies, les volets bleus et rouges, les linteaux ciselés des portes et les toits des maisons paisibles, les paysannes et les paysans qui vauquaient à leurs occupations matinales, les vaches grasses aux robes tachetées qui paissaient dans les prés, les chevaux et les poulains entravés, affolés par le halètement de la locomotive. C'était là le paysage que le train déroulait sous ses yeux, dans sa course vers Moscou.

Vassil Andreïevitch était un homme tranquille qui aimait la nature. Par une froide journée d'hiver, après une course en traîneau, il appréciait par-dessus tout de vider quelques verres de « zoubrovka », suivis de la moitié d'une tête de veau en vinaigrette qui le regardait encore de son œil figé, ou d'oreilles de porc au rai-fort ou encore de pieds de porc en gelée.

En été, il aimait à s'asseoir dans la véranda par un chaud après-midi, le corps tout frais de la baignade dans le fleuve, la serviette restée posée sur les épaules, un samovar fumant sur la table, devant lui une assiette de framboises et de crème fraîche ou une soupe froide dans laquelle flottaient des morceaux de concombres et de viande de porc. Après la nourriture, dans l'ordre de ses préférences, venait la nature : en automne, dans le brouillard gris de l'aube, se tenir à l'affût dans la vase d'un marécage, les tiges de ses bottes dans l'eau jusqu'aux genoux, à tirer le canard sauvage qui s'y cachait. Existait-il une joie plus grande que de voir au loin son chien de chasse dénicher au milieu des broussailles les oiseaux tirés et accourir, traînant sur la

stagnante surface glauque l'animal ensanglanté, serré dans sa gueule ?

Il idolâtrait ses chevaux et ses chiens. Il préférerait voir une paysanne enceinte traîner un chariot de bois plutôt que d'y employer un de ses chevaux. Ses vaches étaient mieux tenues que ses paysans. Les étables étaient plus souvent balayées, lavées et astiquées que les habitations humaines. Et il aimait à fourrer la main dans l'épaisse toison de ses moutons qui paissaient sur les champs moissonnés et à tâter leurs flancs gras. Quelle jouissance il éprouvait à se laisser lécher les mains, le menton, ou les lèvres par les langues râpeuses des chiens ou les museaux mouillés des vaches ou des moutons, ou à embrasser les naseaux fumants des chevaux !

Bois et champs étaient son royaume. Pour partie, il avait hérité de ses parents, mais le plus gros provenait de la dot de sa femme. Par les aubes humides et grises, engoncé dans sa veste de fourrure, accompagné de ses chiens, il aimait à les parcourir jusqu'aux confins, à pied pour ménager ses chevaux. Il aspirait à grosses goulées dans sa large cage thoracique l'air frais du matin. Il s'arrêtait dans la forêt pour écouter avec bonheur le silence du vent qui bourdonne dans les branches des conifères.

Comme il aimait aux premiers jours du printemps suivre la charrue du paysan, plonger sa main dans la terre noire retournée, en saisir une motte et la pétrir pour en sentir l'onctuosité. Il ne pouvait traverser un champ de blé ou d'avoine sans en arracher un épi pour le goûter. À chaque oiseau qui passait au-dessus de sa tête il éprouvait comme un regret de ne pouvoir le tirer. Il reconnaissait chaque animal aux traces qu'il

laissait dans la terre meuble de ses domaines, et se lançait à sa poursuite, accompagné de ses chiens, le fusil à la main. Bois et champs lui étaient plus chers que sa femme, plus chers que sa mère.

Et maintenant, à la fenêtre du compartiment, il ne pouvait pas non plus regarder avec indifférence les champs moissonnés, les clairières verdoyantes au milieu des bois de bouleaux, les maisons multicolores aux portes décorées, les étangs, les vaches qui paissaient dans les prés, les paysans et les paysannes qui vaquaient à leurs occupations. Il avait une furieuse envie de les toucher, de les pétrir dans la paume de sa main, de les faire siens. Et du fond de son cœur jaillit un soupir de joie et de peine mêlées.

— Ah ! Russie, petite mère, que ton pays est beau et grand, quel dommage qu'il ignore l'ordre !

Et les temps difficiles qu'elle traversait – guerre et révolution – lui revinrent à l'esprit. Le petit père le tsar jeté à bas de son trône, le gouverneur de Moscou chassé de sa maison, les paysans dans les campagnes, qui osaient ouvrir leur gueule contre leurs seigneurs. Sa forêt, pour laquelle un procès l'opposait à ses paysans, ils se l'étaient tout simplement appropriée ; et en abattaient les arbres en toute liberté et en toute impunité. Ils n'hésitaient même plus à faire paître leur bétail sur ses terres, et son intendant n'osait même plus prendre de « sanctions ».

Jusqu'aux bonnes femmes qui se rebiffaient. Les servantes refusaient d'obéir. Pas plus tard qu'hier, sa femme, Maria Arkadieвна, avait attrapé une crise de nerfs devant l'insolence d'une de ses domestiques. Jadis il l'aurait fait saisir par deux paysans qui l'auraient amenée à l'étable, et là, jupe relevée, il lui aurait

lui-même administré le fouet et elle l'aurait encore remercié après, en se jetant à ses genoux et en les lui baisant. Il ne lui serait même pas venu à l'idée de s'en plaindre aux autorités. Et si elle l'avait fait, il se serait contenté d'envoyer à l'*ouriadnik*¹ deux canards et une demi-carriole de pommes de terre, et la fille serait vite revenue lui demander pardon.

Maintenant, il valait mieux se tenir coi, et qui savait à quoi tout cela allait mener ? Les paysans disaient que les terres seraient prises aux seigneurs et redistribuées. On n'allait quand même pas en arriver à ces extrémités. Sans les seigneurs les paysans ne se débrouilleraient jamais. Qui les obligerait à prendre soin des cultures ? Ce serait une belle pagaille !

Il suffirait que cette maudite guerre se termine. D'ailleurs, à quoi rimait cette querelle avec les Allemands – Russes et Allemands n'avaient-ils pas toujours été amis ? Tout cela était la faute des Anglais. Que cette guerre prenne seulement fin, les militaires reviendraient alors chez eux dans les campagnes et tout rentrerait dans l'ordre.

Vassil Andreïevitch savait au fond de son cœur que c'était là une piètre consolation, que les choses allaient fort mal. Mais il n'était pas homme à se laisser abattre, il chassait les pensées susceptibles de lui gêner la santé, de lui couper l'appétit et de lui donner des aigreurs d'estomac.

Il essayait de se remonter le moral : en haut lieu ils trouveront bien un moyen d'arranger les choses. Une fois les généraux revenus de la guerre avec leurs cosaques sur leurs petits chevaux, ils nettoieront les

1. Gradé subalterne de la police rurale. (NdT)

viles de leurs éléments nuisibles en un tour de main. Les bolcheviks... Tout cela est la faute des bolcheviks. Voilà ce qu'écrivaient les journaux. Les autres sont modérés. On pourrait trouver un terrain d'entente avec eux. Mais les bolcheviks s'y opposent. Tous des espions allemands ! Ce sont les Allemands qui paient leur retour, qui leur fournissent des wagons plombés. Voilà ce qu'écrivaient les journaux.

— Qu'est-ce que c'est, au juste, les bolcheviks ? se demandait-il en se grattant la tête. Qu'est-ce qu'ils veulent ? Qui sait ?

Ne trouvant pas de réponse, et se voyant entraîné contre son gré vers des pensées nuisibles à sa santé, il décida de ne pas poursuivre dans cette voie.

— Au diable les bolcheviks ! se dit-il et il se tourna vers ses affaires personnelles, et plus précisément vers la raison de son voyage à Moscou – à savoir Natachka, ou Natacha Stepanovna, comme il l'appelait maintenant, sa concubine, et les deux enfants Anouchka et Simochka qu'elle lui avait donnés.

Il rayonnait de plaisir et le sourire bienveillant qui se jouait sur ses lèvres pleines gagna peu à peu sa grosse moustache pendante, s'étala jusque sur son ventre proéminent et rond comme une assiette qui écartait les pans de sa courte veste et semblait vibrer de désir sous la toile tendue de sa chemise.

La pensée de Natacha et des enfants le rendit heureux et chassa toute trace de mélancolie. Il ne voyait plus que le petit appartement confortable et chaleureux loué pour Natacha sur la route de Pétersbourg, dans le quartier neuf de Moscou encore en pleine construction, et qui donnait sur le champ de courses.

L'épouse de Vassil Andreïevitch, Maria Arkadie-vna, après avoir dévoré une série de romans stupides, jouait à la femme moderne et refusait d'avoir des enfants. La femme, disait-elle, n'était pas une pondreuse, elle n'avait pas été créée pour mettre bas ou pour couvrir des petits. Elle avait même fait enlever son lit de la chambre conjugale et aménager son propre boudoir. Une femme, disait-elle, se devait de préserver sa propre personnalité. Une chambre commune la privait de son intimité.

Le soir, à l'heure de se coucher, elle entrait dans la chambre de Vassil Andreïevitch, vêtue de sa chemise de nuit et d'un peignoir, déposait un baiser sur son front et lui souhaitait bonne nuit. Quant aux déshabillés de Maria Arkadie-vna, ils étaient fort excitants, des pantalons bouffants de toutes les couleurs, tantôt rouges, tantôt verts, tantôt noirs.

Ses peignoirs avaient de larges manches, des décolletés profonds. Et elle les portait toujours grands ouverts pour laisser voir ses pantalons attachés par d'affriolants rubans multicolores. Et quand Vassil Andreïevitch lui prenait la main et essayait de la retenir, elle lui expliquait que l'être humain n'était pas un animal et que, pour ce qu'il exigeait d'elle, il lui fallait un état d'esprit et une atmosphère appropriés. Et comme ceux-ci ne pouvaient être induits artificiellement, il devrait se contenter d'un baiser sur le front. Et elle lui tournait le dos, laissant voir son pantalon côté pile, et sortait, répandant derrière elle une traînée de parfum capiteux. Elle avait l'art de choisir des parfums entêtants.

Vassil Andreïevitch se targuait d'être un homme aux instincts normaux, et il voulait une femme sans

états d'âme et qui n'eût pas besoin d'atmosphère particulière. Il voulait être père, avoir des enfants à élever, à envoyer à l'école, à interroger, à corriger en leur donnant la fessée comme font tous les pères. Et voilà qu'elle proclamait que l'être humain n'était pas un « animal domestique » créé pour mettre bas ou couvrir.

Quant au divorce, il aurait représenté une perte sèche : sa dot, le domaine et la forêt, qui étaient d'un bon rapport. Ses biens à lui ne suffisaient pas à couvrir ses besoins. Et puis les tenues de nuit de Maria Arkadijevna étaient fort aguichantes...

Il s'efforçait donc de supporter tous les élégants et élégantes qui venaient de la ville pour rendre visite à sa femme : les chanteurs et chanteuses d'opérettes, les danseurs et danseuses et leur suite de plumitifs de toutes sortes. Elle restait avec eux à longueur de journée, enfermée dans son boudoir. Ils ne se montraient que pour passer à table et le lorgnaient alors comme un étranger, comme un intrus. Ils condescendaient parfois, par pitié, à faire avec lui une partie de cartes ou de chasse, sans savoir d'ailleurs comment s'y comporter.

Il se trouvait que Maria Arkadijevna avait à son service une intendante, femme saine et bien en chair, qui remplissait à la faire craquer sa stricte robe noire. En regardant ses hanches plantureuses, Vassil Andreïevitch se disait qu'elle était faite pour porter et mettre au monde une robuste progéniture.

Maria Arkadijevna ne voyait d'ailleurs aucun inconvénient à ce que son mari couchât avec l'intendante. Un homme, vigoureux de surcroît, avait des besoins. Et, pour les satisfaire, il existait des femmes « domestiques », tout comme il existait des animaux domestiques. Pourvu qu'il ne porte pas atteinte à sa

« personnalité » à elle. Il la laissait donc en compagnie des siens, ne se préoccupait guère de la visite de telle ou telle amie venue passer la nuit chez elle, ne les dérangeait pas, se contentait d'un baiser sur le front et d'une bouffée de son parfum.

Quand l'intendante approcha des derniers mois de sa grossesse, il fallut sauver la face et éviter les commérages des domestiques. Vassil Andreïevitch loua avec l'assentiment de sa femme un appartement en ville. Ainsi sa maîtresse devint sa véritable épouse.

Natacha Stepanovna était une femme simple, tout comme Vassil Andreïevitch, craignant Dieu et aimant son foyer, son mari et ses enfants. Ils menaient tous deux, en bons chrétiens, une vie paisible et sans reproches. Tous les deux mois, Vassil venait de sa campagne lui rendre visite. De la gare il se rendait à l'hôtel Métropole où il prenait une chambre par crainte du qu'en-dira-t-on. Mais il habitait chez Natacha. Il se comportait en bon époux et en bon chrétien. C'était d'ailleurs ce pour quoi il se faisait passer auprès des voisins. Il se présentait comme le régisseur de ses terres qui, pour l'éducation de ses enfants, avait établi sa famille en ville.

Tous les samedis soir et dimanches matin il se rendait avec Natacha à l'église voisine. Ils allumaient un cierge devant l'image sainte. Quand il se trouvait chez Natacha, il s'occupait de la bonne marche de la maison. Il se faisait raconter par le menu tout ce qui s'était passé en son absence. Il réglait tous les comptes, allait chez le boucher afin de choisir le meilleur morceau de viande pour leur repas et il aimait à fendre lui-même le bois pour allumer le feu dans la cuisine.

Ils avaient eu deux enfants ensemble. L'aîné avait déjà cinq ans, c'est pourquoi il ne l'épargnait plus et le

corrigeait pour toute faute commise afin de lui montrer qu'il avait un père. Pour tout le monde ils étaient mari et femme. Chez Natacha, Vassil se sentait vraiment maître de maison, un vrai père. Et il adorait ça. C'était sa vraie vie. Sa vie avec sa femme légitime, il la considérait comme un péché et comme une stupidité.

Une seule chose, pourtant, lui causait de la peine : son union avec Natacha n'avait pas été bénie par l'Église. Et tous deux cherchaient des moyens d'obtenir cette bénédiction du pape. Ils envisageaient de se rendre dans une ville voisine et, là, de coiffer la couronne de mariés et d'obtenir ainsi l'approbation divine pour leur vie commune.

Maria Arkadiévna, l'épouse légitime, connaissait la double vie de Vassil. Cela ne la gênait pas, bien au contraire. Elle se réjouissait de n'avoir pas à être «une vache laitière» pour ses enfants. Tant que Vassil Andreïevitch restait à la maison, elle tremblait de peur qu'il ne violât sa «personnalité». Elle dormait dans son boudoir, enfermée à clef. Et dès que Vassil Andreïevitch commençait à se montrer trop pressant, à s'intéresser de trop près à sa chemise de nuit, à la serrer trop fort au moment du baiser sur le front, et à la retenir de son bras musclé, elle lui préparait sa valise et l'envoyait en ville.

Maintenant que Vassil Andreïevitch se trouvait dans le train pour Moscou, il lui semblait qu'il se rendait chez lui, à la maison. Et un sentiment de tendresse familiale, de sérénité l'enveloppait. Auprès de sa concubine, il se purifiait de la vie de péché qu'il menait auprès de sa femme légitime. Il oublia tout, ne songeant plus qu'à son bonheur, qu'à la propreté, à l'ordre qui régnaient dans la maison de Natacha, à son corps rose, aux enfants robustes qu'elle lui avait donnés.

La pensée de son retour au sein de sa véritable famille lui fit oublier tous les malheurs que les temps présents avaient apportés. Il se laissa aller à rêver à ses retrouvailles avec Natacha et avec les enfants revenus de leurs vacances d'été. Les travaux de la saison l'avaient tenu éloigné d'eux. Pendant les mois chauds, il les envoyait à la campagne, mais il ne pouvait pas les appeler auprès de lui pour ne pas s'exposer aux commérages des voisins et des paysans.

Il n'avait donc pas vu Natacha et les enfants depuis trois ou quatre mois. Il avait eu beaucoup à faire au moment des récoltes. Ses paysans lui avaient donné bien des soucis. Ils avaient refusé de travailler comme les années précédentes. Il ne servait plus à rien de se fâcher, et il était devenu impossible de faire appel à l'*ouriadnik* comme jadis. Il fallait employer une tout autre politique, ruser, ce à quoi il n'était pas du tout habitué.

Jusque-là, pour faire marcher ses paysans il lui suffisait de lever les sourcils et de se lisser la moustache. Mais les temps étaient devenus durs. Ils l'avaient épuisé. Maintenant il allait enfin avoir sa récompense : voir Natacha. Il avait faim d'elle. Elle aussi avait dû se languir de lui, la pauvre. Il avait hâte de voir si elle avait bien profité de l'été, si elle avait pris du poids. Un certain embonpoint lui allait bien. Il s'en pourlécha les babines d'avance.

Et les enfants aussi, grâce à Dieu, devaient avoir bonne mine. Il faudrait leur faire coudre de nouveaux vêtements. Le garçon était d'âge à aller à l'école. Natacha devait déjà l'attendre. Elle avait dû se faire belle, parer la maison. Il voyait déjà en esprit, accroché à l'un des montants du lit, le bonnet de nuit qu'elle lui avait tricoté pendant ses loisirs et, posés sur la carquette, les

chaussons qui l'attendaient. Quelle femme d'intérieur, sa Natacha ! Tout avait une place attitrée. En son absence, aucune de ses affaires n'avait dû bouger.

À chacune de ses visites elle lui réservait une surprise. Une fois, ce fut un coussin sur lequel elle avait brodé Vassil Andreïevitch, une autre fois elle lui avait cousu une robe de chambre. Il se demandait ce qu'elle lui avait préparé pour aujourd'hui. Elle était futée, sa Natacha, elle connaissait toutes les ruses pour s'insinuer dans le cœur de son homme. Allez, utilise-les toutes, se dit-il, je n'ai rien contre. Et si en plus on pouvait obtenir la bénédiction du pape et ne plus vivre dans le péché...

Il se rappela qu'il lui apportait de la campagne un cochon égorgé exprès pour elle, avec du chou mariné. Il voyait d'ici comme elle serait contente ! Il pensait au cochon, enfermé avec le chou dans son sac, quand le train entra en gare de Moscou.

Il voulut faire signe à un porteur, mais il n'en vit aucun. Il passa la tête par la fenêtre et aperçut un attroupement.

Vassil Andreïevitch héla les passants :

— Dites-moi, qu'est-ce qui se passe, bonnes gens ?

Personne ne répondit. Tous se hâtaient vers la sortie avec leurs bagages.

— Bonnes gens, que se passe-t-il ? demanda Vassil d'une voix implorante.

— Les bolcheviks ! lui rétorqua un homme qui marchait devant lui, essoufflé.

Vassil saisit ses bagages, gagné par la panique générale. À l'exemple des autres passagers, il se mit à courir vers la sortie, bousculant tout le monde sur son passage.

Devant la gare, il s'empara du dernier fiacre en stationnement que chacun se disputait, y jeta ses affaires, sauta sur le siège.

— Route de Pétersbourg, lança-t-il au cocher.

— Je n'irai pas jusque-là, s'entendit-il répondre, on ne passe plus.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Vous tombez du ciel, ou quoi ? Les bolcheviks se sont emparés de Petrograd¹, bientôt ce sera le tour de Moscou.

— Amène-moi à l'hôtel Métropole, vite.

— Ça va faire cent roubles aujourd'hui.

— En route ! cria-t-il.

Pendant le trajet, dans les rues vidées par la panique, il se pencha vers le cocher.

— Dis-moi, c'est quoi, les bolcheviks ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, mon bon Monsieur.

1. En 1914, Pétersbourg fut rebaptisé Petrograd, nom russe synonyme. Au cours des années qui suivirent, l'oscillation entre les deux appellations fut constante, comme c'est le cas dans le roman. (NdT)

2

HÔTEL MÉTROPOLE

L'hôtel Métropole à Moscou, malgré sa réputation, ne pouvait se comparer au Nid des Boyards, vieille hôtellerie aristocratique où descendaient la noblesse et les grands dignitaires, et à laquelle on n'accédait pratiquement que sur blason.

Le Métropole avait été construit par la bourgeoisie libérale de Moscou, en signe de protestation contre les « trônes d'or » du Nid des Boyards, inaccessibles pour elle.

Cet immeuble moderne, équipé d'installations luxueuses, de salles de billard et autres lieux d'agrément, offrait les vastes proportions auxquelles tout Russe est habitué. Dès avant la guerre, l'hôtel avait eu pour clients tous ceux qui se targuaient d'être des hommes de progrès. Après la chute du tsar, il devint le nec plus ultra. Il était entendu que la vieille hôtellerie aristocratique incarnait l'ancien régime tandis que le Métropole représentait la nouvelle Russie.

Et tous ceux qui ne voulaient pas être taxés de supôts de l'ordre ancien évitaient l'« Hôtellerie » et ne descendaient qu'au « Métropole », qui devint ainsi le symbole de la Russie libérale.